Propos sereins sur notre cavalerie, vingt ans après sa disparition

Autor(en): **Borel, Denis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **138 (1993)**

Heft 9

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-345332

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Propos sereins sur notre cavalerie, vingt ans après sa disparition

ERSCHLOSSEN
ME 437 12435

Par le divisionnaire Denis Borel

On peut comprendre la tristesse ressentie par beaucoup de dragons et d'hommes de cheval au moment où, il y a vingt ans, fut prise la décision, plusieurs fois reportée, de supprimer la cavalerie, de transformer les dragons en grenadiers de chars et de ramener peu à peu le nombre des chevaux du Dépôt fédéral de l'armée à un dixième de ce qu'il était.

Le rédacteur de ces propos a passé trop de belles heures dans l'armée et a trop goûté la vie militaire au rythme du cheval pour ne pas partager la nostalgie de beaucoup. Il voudrait cependant exposer pourquoi, à l'époque, il avait dû reconnaître que le temps des formations montées était révolu. Il ne s'était donc pas joint à ceux qui, presque tous de bonne foi, luttèrent pour le maintien de nos escadrons, ou, au moins de quelques-uns. Il reconnaît volontiers que, du temps où il était jeune capitaine, le doute sur l'utilité de la cavalerie ne l'effleurait pas. C'est plus tard, qu'initié aux considérations opératives et stratégiques dans les cours d'état-major général, il a compris que le cœur devait céder à la raison.

Vers 1970, il n'y avait plus, en Europe, de formations de cavalerie autres que de parade; assurément pleines d'un panache propre à émouvoir tout homme de cheval. Il est d'ailleurs sympathique de voir combien, de nos jours, les musiques montées du Dépôt fédéral des chevaux de l'armée, du Chablais vaudois, d'Elgg, le Cadre Noir et Blanc de Fribourg et les Milices vaudoises à cheval réjouissent le cœur de ceux qui ont servi à cheval dans leurs jeunes années.

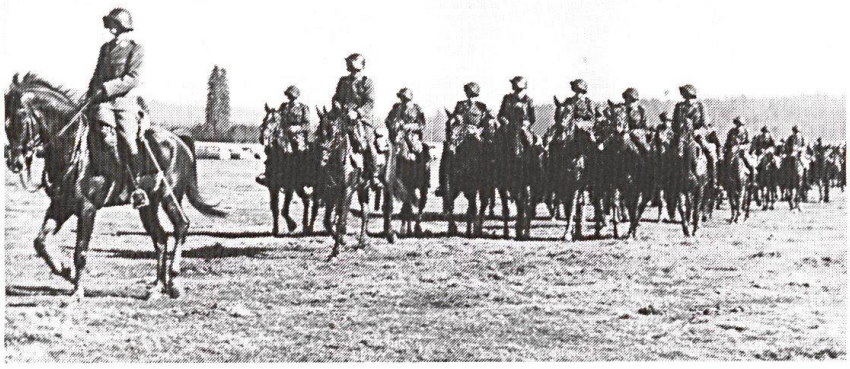
En 1973 encore, on disait pour justifier le maintien de nos dragons comme combattants, que l'Union soviétique disposait de nombreux régiments montés. On se trompait, car cette année-là, la très officielle *Revue de l'Armée soviétique* précisait qu'il n'existait plus qu'un seul régiment de cavalerie en URSS... C'était une concession faite aux cinéastes, pour leur faciliter la reconstitution filmée de batailles du passé.

Terrain et conditions suisses

Quelques Suisses respectables pensaient que la spécificité du terrain de leur pays pouvait permettre à nos escadrons de révéler, dans certains secteurs, une mobilité supérieure à celle des fantassins. Il est d'ailleurs incontestable que, depuis les années soixante, on s'était ingénié à faire de nos unités montées des formations de commandos, rompues aux attaques par surprise suivies de décrochages rapides. On pouvait même dire, qu'en secteur frontière, nos cavaliers constituaient des éléments d'intervention que les commandants de brigade trouvaient prometteurs, au point que certains ont paru frustrés, quand on leur a enlevé «leur» groupe; mais, au fond d'eux-mêmes, ne s'accomodaient-ils pas simplement du fait que celui-ci ne soit «que» monté plutôt que cycliste ou motorisé?

Chez les défenseurs de la cavalerie régnait une propension à qualifier de terrain idéal pour les formations montées celui où l'on pouvait allégrement galoper en fourrageurs – et y trouver une évidente jouissance équestre – alors que des essaims de chars et de chars de grenadiers y auraient pu manœuvrer avec une aisance égale et à de moindres risques.

Pour que des pelotons chargés de mener la guerre de chasse eussent pu, après avoir surpris une troupe ennemie, se replier pour gagner un sanctuaire, il aurait fallu qu'on ne puisse pas



1962, Les Breuleux. Un des derniers défilés «à l'ancienne»: officiers sabre au clair, escouades sur un rang (derrière leur brigadier), se suivant à 10 mètres l'une et l'autre. Fusil d'assaut à la selle.

les suivre à la trace. Or, on sait bien que, dans notre pays où les chevaux sont devenus rares, une colonne de 40 montures laisse des traces révélatrices: empreintes de fers (même sur le béton) et crottins frais! D'ailleurs de si nombreux chemins de forêt ont été «durcis» pour faciliter le trafic des tracteurs, qu'on n'y peut plus galoper sans mal pour les sabots des chevaux.

La fin de l'«ère» du cheval

Pendant la période 1939-1945, il a fallu sérieusement réduire la consommation de benzine, denrée que l'on ne pouvait plus importer. On oublie parfois, qu'à défaut de pouvoir faire venir de l'avoine de l'étranger, il fallut ajouter à celle que produisait notre agriculture une part importante de cellulose pour remplir les crèches de nos chevaux. Cet aliment de substitution peu revigorant obligeait les dragons à ménager constamment leurs «fédéraux», empêchait les attelages d'artillerie de trotter, et faisait douter de l'aptitude des formations montées et attelées aux efforts d'une guerre.

Le climat de notre pays étant peu propice à l'élevage du cheval de selle, la remonte de notre cavalerie dépendait, à peu d'exceptions près, d'achats à l'étranger. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il fut rarement possible d'importer des montures pour remplacer les «fédéraux» devenus inaptes et pour remonter les recrues. Il y eut donc bientôt, dans chaque escadron, plusieurs dizaines de «démontés» auxquels – solution dérisoire – on attribuait des bicyclettes.

Naguère, la cavalerie se recrutait essentiellement à la campagne, dans les gros domaines où l'on disposait de plusieurs bêtes de trait et où le demi-sang de cavalerie, plus délicat à atteler, faisait les travaux légers: faucheuse, faneuse, semeuse, carriole de livraison du lait, etc.

L'agriculture s'est motorisée; les paysans n'ont pas fait de sentiment pour renoncer à la traction anima-

Au temps du mousqueton. 1951.

le. Les jeunes dragons se sont mis à «monter» des machines coûteuses, parfois délicates d'emploi, devenant d'habiles techniciens. Ils n'avaient plus guère de temps pour leur cheval de cavalerie et devaient le confier à leur employé méditerranéen, inexpert dans l'emploi des demi-sang.

Les escadrons, dont le nombre était tombé de 30 en 1945 à 18 en 1962, se recrutaient, dans les années septante, dans des régions nettement plus étendues qu'auparavant. Les sociétés de cavalerie avaient donc de la peine à réunir leurs membres pour les exercices équestres prescrits par le chef de l'Arme et indispensables au maintien de l'aptitude militaire des cavaliers et de leurs montures.

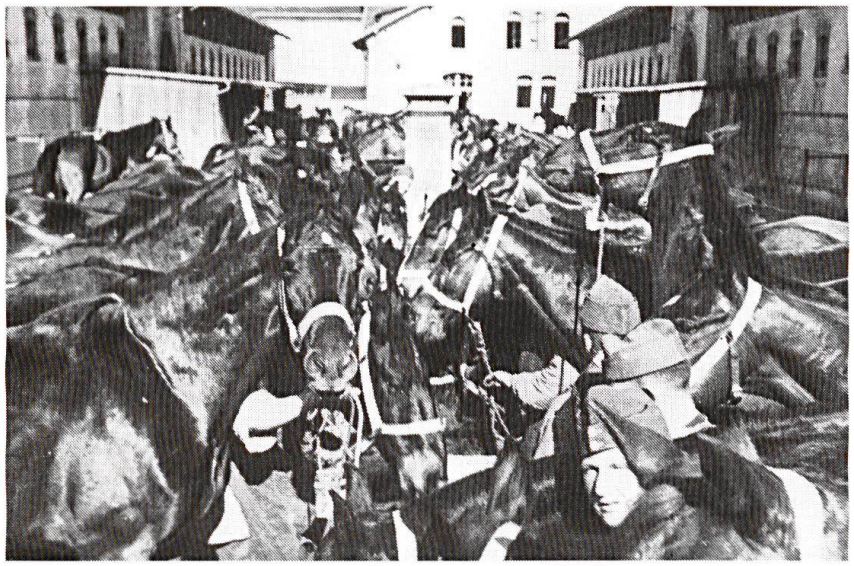
Depuis l'introduction de mitrailleuses 51, de tubes-roquettes nombreux, de grenades à fusil, les escadrons en ordre de combat, avec leurs paquetages volumineux, leurs divers sacs à dos, leurs nombreux animaux de bât avaient l'air de lourdes caravanes sans panache. Pourtant toutes les charges portées par les chevaux ne suffisaient pas à rendre les unités longtemps autonomes de leurs camions à munitions et fourrages, tributaires de bonnes routes.

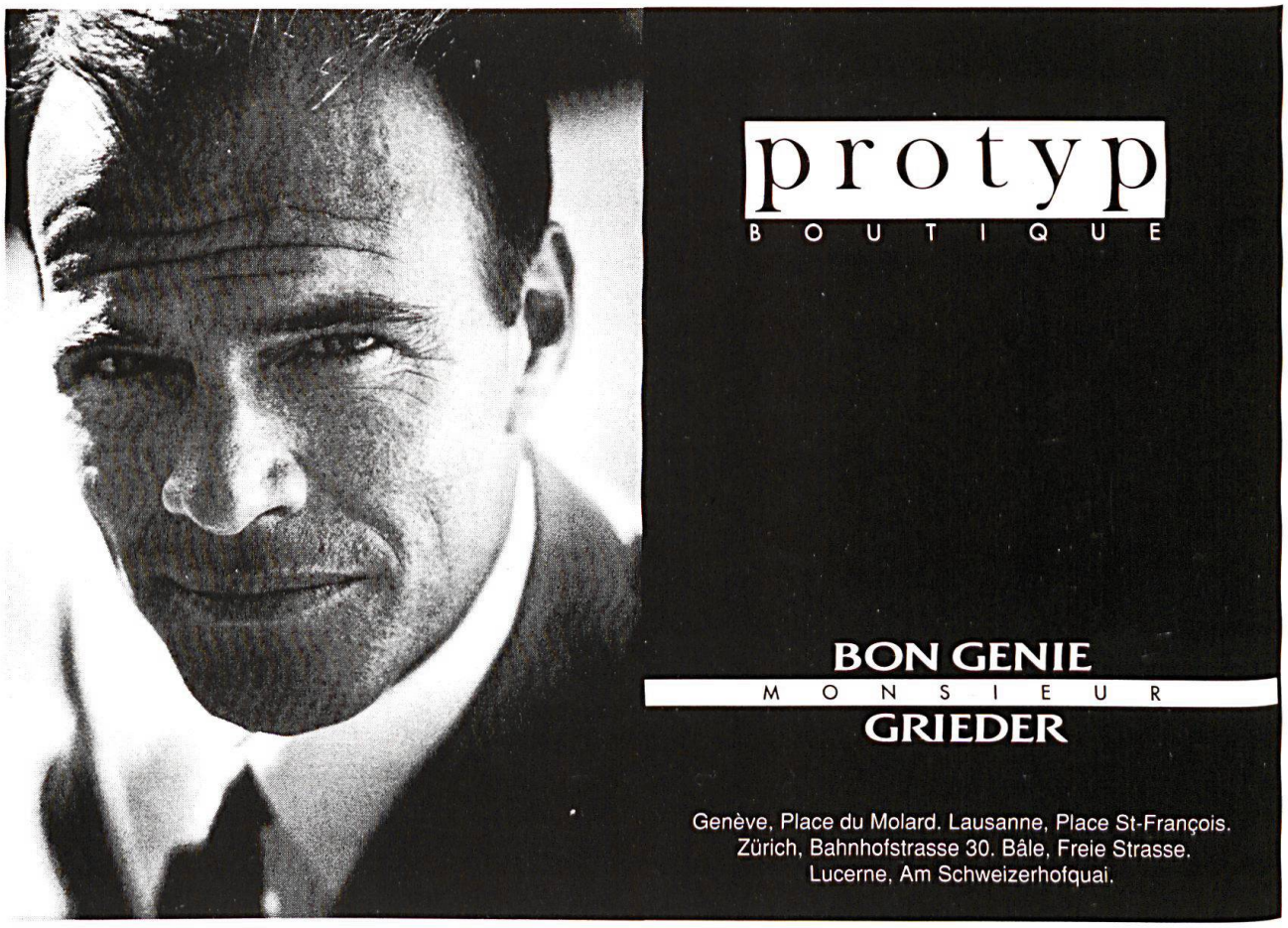
Reconnaissons que les dragons, qui auraient voulu continuer à servir à cheval, n'entendaient nullement céder à la commodité, car la vie quotidienne des escadrons était astreignante: il fallait se lever plus tôt que dans d'autres troupes et se coucher souvent fort tard pour avoir le temps de soigner les chevaux, d'exercer d'amples chevauchées en escadron – fort différentes des cavalcades individuelles – et d'assimiler tout ce que doit savoir le fantassin. Les moments de détente et les congés étaient mesurés, car il fallait chaque nuit et pendant les congés, affectuer une partie des hommes à la garde et à l'affouragement des chevaux.

Les cavaliers n'ont toutefois jamais été montés que pendant leur temps d'élite. Ensuite, ils s'accomodaient sans peine d'un service à pied ou sur véhicules à mo-

teur dans les compagnies de dragons de landwehr ou dans l'infanterie frontière.

Tout bien considéré, le temps était donc venu, en 1973, d'accepter de «mettre pied à terre». La cavalerie n'était plus nécessaire; elle n'était même plus guère viable. Il serait pourtant injuste qu'on ne garde d'elle qu'un souvenir folklorique. Pendant des siècles, elle a été l'Arme de la décision; l'esprit cavalier, fait de hardiesse et de vues lointaines, a inspiré de grands capitaines. La nostalgie des anciens est donc justifiée, car elle ne se nourrit pas seulement du charme qu'il y avait à servir à cheval. Aujourd'hui il importe qu'ils aident leurs après-venants, qui «montent» des chars, à ressentir le même feu sacré.



Aarau. Un escadron à l'abreuvoir.

D. B.